L'école coranique

Les deux tentatives de mon père pour m'inscrire à l'école l'avaient poussé à m'inscrire à l'école coranique, ma mère rêvant de me voir devenir un jour *taleb* comme mon père. Quant à ce dernier, il voulait que je devienne interprète au bureau des Affaires indigènes, car cela m'éviterait de devenir soldat comme la plupart des Branès ou fellah. Mon père comme le sien détestaient la violence et les travaux durs.

En cet hiver 1953, nous étions venus habiter près des abattoirs de Taza dans un *haouch* appartenant à Gomih le charretier appelé ainsi pour le distinguer de son frère, Gomih le riche.

Ces Gomih n'avaient pas de descendance et le charretier avait seulement un fils adoptif. Il hérita de la fortune de son frère lorsque ce dernier mourut. Il s'était mis à rouler dans la voiture héritée de son frère et un jour celle-ci le tua lors d'un accident avec... une charrette ! Le fils hérita de tout. Cependant, tout cela ne s'était pas encore produit lorsque nous nous étions installés dans ce *haouch* entouré de verdure et baignant dans la musique de la clique militaire du 4e RTM (Régiment des Tirailleurs Marocains).

Une source coulait à une dizaine de mètres. Si Ali Sanhaji était le *fqih* de l'école coranique sise dans un ancien cimetière abandonné. Au pied d'un chemin qui montait vers Bab Rih, le *m'sid* n'attirait que quelques enfants en bas âge. Le *fqih* dessinait pour moi sur une planche plate les lettres de l'alphabet et son adjoint Si Brahim les épelait. J'apprenais ainsi chaque jour cinq lettres. Il me fallut deux mois pour mémoriser toutes les lettres et je fus jugé apte à commencer l'apprentissage du Coran.

Le *fqih* ou son adjoint écrivaient sur la planche enduite de marne argileuse sèche (*salsal*) la *aya* à l'aide de la pointe sèche du *qalame*. Les élèves devaient reprendre à la pointe humidifiée à l'encre noire (*s'marh'*) la trace laissée sur la marne. Nous annoncions à haute voix ce que nous écrivions et le *fqih* corrigeait la mauvaise prononciation. Après tant d'années, je trouve que cette méthode n'était pas si mauvaise que cela a été jugé par des pédagogues dédaigneux et admiratifs des seules méthodes occidentales.

Le prestige du *fqih* était lié en partie à sa capacité d'enseigner simultanément à des élèves de niveaux et d'âges différents aidé, il est vrai, d'un long *qteb* qu'il faisait voltiger au-dessus de nos têtes et qui s'abattait sur les mauvais élèves. Je dois reconnaître que ce *fqih* ne m'avait jamais puni et que sa gentillesse allait me servir de référence pour juger les autres *fqihs* chez qui m'emmena, plus tard, mon père lors des vacances scolaires.